

**STEFANO
FILM**

FROM THE FROZEN ARCTIC... THE GIGANTIC AND TERRIFYING



YETI

"BIG FOOT"

SCENERY :
ARTIC OCEAN - MONTREAL - TORONTO
ROCKY MOUNTAIN - NIAGARA FALLS
DIRECTED BY FRANK KRAMER

produced by
MARIO DI NARDO
and **GIANFRANCO PAROLINI**
for

**STEFANO
FILM**

Contacts in Cannes

Mr. John Nasht c/o, Résidence Henri IV

Phones : 38.00.79 - 38.04.23

Mr. Nicolo Pomilla, Hôtel Martinez room 115

Press Mr. Tarcisio Vitale, Hôtel Martinez room 216

WORLD SALES. STEFANO FILM - VIA SALARIA 227 - Rome (Italy)
Phones : 86.50.57 - 86.98.51

qu'on serait tenté d'intituler « de la commande ministérielle à l'expression personnelle autonome ». Jean Beaudin déclare y avoir rodé la maîtrise de tous les aspects d'un tournage, l'approfondissement de la recherche psychologique et du travail sur scénario et... l'expérience d'une équipe de fidèles.

A l'origine de J.A. Martin photographe, une photographie, précisément : celle d'une plantureuse fille de joie du siècle passé, enveloppée de lourds oripeaux et belle, malgré tout, sous son attirail... Un fil directeur : la vie d'un photographe du XIX^e siècle, une atmosphère et un cadre qui ont fait l'objet d'un minutieux travail de recherche et de documentation auprès de divers musées, dont notamment le musée photographique de Rochester. D'après Marcel Sabourin co-scénariste et acteur principal du film (avec Monique Mercure) « dans tout ça le sujet initial ne s'apparentait que lointainement au scénario final : celui-ci s'est décenté peu à peu et c'est ainsi qu'on en est arrivé... à l'histoire d'un couple ! »

Au total la réalisation du film se sera échelonnée sur 3 ans, dont 1 an de préparation pour 2 mois de tournage, et 6 mois de travail de montage mené en étroite collaboration avec Hélène Girard. J.A. Martin a coûté environ 400 000 dollars : un prix dérisoire pour un film d'époque, grâce à l'esprit d'initiative et de coopération d'une équipe bien soudée. « Je m'occupe de tout, de la réalisation, de la sonorisation, de la promotion... Je surveille les costumes, je fais du maquillage si on a besoin de quelqu'un... Tout le monde met la main à la pâte : pour tourner une scène il nous fallait un chemin là où nous avions une route asphaltée : toute l'équipe, acteurs techniciens, etc. s'est armée de balais pour recouvrir la route de terre. »

Malgré les éloges dont la critique avait salué les précédents films de Jean Beaudin (dont la diffusion il est vrai s'était limitée aux circuits de distribution « communautaires » de l'Office) la sortie commerciale de J.A. Martin suscitait quelques inquiétudes. A l'affiche depuis 4 mois dans une salle à Montréal et depuis 3 semaines à Québec le film devait s'avérer un succès : 35 000 personnes l'ont déjà vu à Montréal.

La sélection pour Cannes ? « En fait on s'attendait à quelque chose... à une sélection dans le cadre de la Quinzaine des réalisateurs par exemple, ça oui... mais la Sélection Officielle : Une bonne surprise, une « maudite luck ! », comme disent Jean Beaudin et Marcel Sabourin (qui interprète de ce vieux pays ou Rimbaud est mort, également sélectionné, réalise pour sa part un beau doublé cette année). ■

Semaine de la critique

OMAR GATLATO

Omar Gatlato, le film d'un algérien de 33 ans, ouvre la Semaine de la Critique... A son propos on parle déjà d'un « Godard Algérien »...

Omar Gatlato qu'on peut traduire par « Omar, elle le tue », ou par « Omar, ça le tue » est un jeune algérien comme tant d'autres, qui vit dans la banlieue d'Alger, qui travaille au service des fraudes et qui, un jour, tombe amoureux d'une voix enregistrée sur cassette. Le film « dans son projet constitue une approche analytique d'une fraction importante de la jeunesse travailleuse d'Alger dans son mode de vie, ses préoccupations, ses aspirations », mais le réalisateur afin d'éviter les limites que représentent la forme documentaire a intégré une trame narrative.

Omar Gatlato est un film qui parle beaucoup du « machisme » et aussi de l'absence : du vide culturel, de l'absence de la femme, du manque d'argent... dans ce sens il exprime un certain mal de vivre dans une société qui se cherche depuis son indépendance.

Merzak Allouache à 33 ans. Après des études à l'institut national du cinéma d'Alger et à l'Idhec à Paris, il a réalisé déjà un certain nombre de courts métrages. C'est son premier long métrage.

Omar Gatlato est l'un des plus grands succès du cinéma algérien. Avec 9 semaines d'exploitation (il est toujours à l'affiche), il a atteint le nombre de 250 000 entrées, ce qui est remarquable en Algérie.

La sortie parisienne de Omar Gatlato est prévue pour le 25 mai dans 5 ou 6 salles. ■

ETHNOCIDE

Paul Leduc, 35 ans, études en architecture, critique de cinéma (*El Dia, El Gallo Ilustrado*), puis études avec Jean Rouch et à l'Idhec, fonde à son retour de Mexico en 1967, le groupe Cine 70. Son premier long métrage, *Reed, Mexico Insurgente*, a connu un gros succès international. Il ouvre la Semaine de la Critique avec *Ethnocide*, dénonciation de l'acculturation dont sont victimes les Indiens Otomi dans la vallée de Mesquital au Mexique.

Un ethnocide froidement ordonné par les forces dites civilisatrices rompant le merveilleux équilibre tribal, détruisant le sens du travail collectif et de l'organisation communautaire. Exploité



par les « caciques » qui pratiquent une politique agraire répressive, l'indien Otomi abandonne sa terre et devient, au nom du progrès industriel, ouvrier. Alcoolisme, mortalité au travail, précarisation en sont les corollaires. Soixante pour cent, cependant, de la population otomi émigre. *Ethnocide*, par le biais de la mémoire populaire, tend également à démontrer que cette exploitation séculaire de l'indien Otomi, actuellement le groupe indien le plus important du Mexique, après les Nahuas, estime à 300 000 individus, se poursuit inéluctablement, au sein de la société mexicaine, entraînant la dispersion de la race et son intégration.

Ethnocide est le premier film issu de l'entente de coproduction entre l'Office National du Film du Canada et Ciné-Diffusion SEP au Mexique et est basé sur les recherches effectuées entre 1971 et 1976. ■

Perspectives

PARADISO

Premier long métrage de Christian Bricout, Idhec, assistant d'Yves Allegret et Marcel Camus à la télévision, *Paradiso* a obtenu le Prix Jean Vigo 1977. Bénéficiaire d'une avance sur recette de 350 000 F avant réalisation, *Paradiso*, produit par Z Production (Jean-Serge Breton) et distribué par Rush Distribution, a obtenu également une avance complémentaire de 100 000 F sur film terminé.

Paradiso est interprété par Didier Sauvignat (*Le coupe à 10 F*) Annie Savarin, Bernadette Le Saché (Chérubin du *Mariage de Figaro* monté par Jacques Rosner à la Comédie Française), Brigitte Roüan (*Les Amoureux de Goldoni*), Gérard Darrieu, Pousine Mercanton, Jeanne Allard, Coralie Seyrig.

Christian Bricout définit ainsi son film : « *Paradiso*, c'est une boîte quelque part dans le Nord, où l'ennui est quotidien. La jeunesse déambule de bistrot à bistrot en petits bals de campagne. Ce n'est pas la rage de vivre, mais une forme de résignation, de re-

noncement aussi aux valeurs de la société actuelle. La jeunesse ne veut plus investir que dans ce qui est immédiatement une source de plaisir pour elle, mais l'essentiel de la vie se passe au bistrot ! Le prestige du père a fondu, la famille se révèle être un milieu terriblement contraignant. Finalement chacun se réfugie dans la solitude de sa baignoire où l'amour se fait à la sauvette. Jean est un garçon ordinaire qui se cherche. D'autres que lui se chercheront dans la violence, la drogue, la politique, la sexualité... »

La quinzaine

LES ENFANTS DU PLACARD

Benoît Jacquot n'est pas inconnu à Cannes. Son premier film (*Assassin musicien*) a été sélectionné en 1975 pour faire partie de la Semaine de la Critique. Cette année avec *Les Enfants du Placard* il est à la Quinzaine.

— Dans vos deux films, on retrouve le même personnage central, un être qui se place volontairement en dehors de la société, est-ce un hasard ?

B.J. : C'est autour de lui que s'oriente tout ce que je peux faire, à partir de lui que s'inventent mes scénarios. Ce sont les marginaux qui sont les symptômes les plus évidents d'un mal social. Mais mon personnage n'est pas en butte aux rapports sociaux, il ne se met pas volontairement en dehors de la société par idéologie. Sa marginalité est plus profonde, elle s'ouvre sur quelque chose de plus large.

— Autre thème des « Enfants du placard », l'inceste.

B.J. : J'avais envie de raconter une histoire d'amour complètement réprimée, et il n'y a pas plus grande prohibition que l'inceste. C'est donc par souci de clarté que j'ai choisi les amours d'un frère et d'une sœur. Pour moi d'ailleurs toute histoire d'amour est plus ou moins de cette nature. Mon film est romantique, il parle de passions, de sentiments. Autre situation extrême dans mon film : la situation sociale de la famille. Ce sont des négriers. C'est le rugissement de la barbarie telle qu'on la connaît, dans cet état aseptisé qu'est le nôtre.

— Les « Enfants du placard » font penser inmanquablement à Henry James.

B.J. : On peut en effet évoquer tout le fonds de littérature anglo-saxonne de la fin du XIX^e siècle avec l'ambiguïté de ses personnages, les rapports troublés de l'enfance. Dans ce sens, c'est J. James qui va le plus loin. Il y a

(Suite page 10)